

Gandoises : (patois d'Ollon)

Autor(en): **Marion**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 36

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

ENTRE NOUS, VOISINE

N me rapporte Voisine, que vous avez fait grise mine au conseil que j'osais vous donner ici même, de diriger votre fille sur une carrière... ménagère. Seriez-vous sensible à l'amour-propre ou atteinte de ce snobisme particulier à notre époque et plus contagieux que la plus espagnole des gripes? Je n'en veux rien croire! Ce n'est pas dans notre pays de Vaud que se font les femellettes et l'air vif de nos rives a vite fait de balayer les miasmes!

Aussi peut-on supposer que c'est plutôt votre fillette qui a regimbé. Dame! vous l'avez si bien revêtue de choses fines et entourée de mignardises que la mignonne s'est crue princesse pour de bon. Et maintenant qu'on lui réclame sa part de travail dans la vie, elle tombe des nues; c'est naturel.

Et c'est peut-être pour l'empêcher de tomber « plus bas que je reviens à mes moutons de ce temps de rentrée » où se prennent les décisions d'avenir. Réfléchissez, Voisine, mettez bas le parti-pris, les préjugés et ce qui s'en suit pour regarder en face la situation économique actuelle, point si désespérée que les mauvais augures le prétendent, mais certainement critique.

D'un côté le chômage et le marasme des affaires, de l'autre l'impérieuse nécessité, pour qui n'a pas de rentes assez confortables, de gagner sa vie; d'une part la bureaucratie et son encombrement extrême, d'autre part la pénurie des employés d'ordre pratique, pénurie qui grandit à tel point, que nous nous voyons dans l'obligation de faire venir de l'étranger les jeunes filles disposées à participer à la tenue du ménage et aux soins de la maison.

Pesez ces faits, Voisine, réfléchissez, comparez et ne dites pas ce que vous en pensez.

En attendant, sans adieu et bonne « rentrée ».
L'Effeuilleuse.



GANDOISES

(Patois d'Ollon).

AI a dza grantenet que ne vo z'é pas dévésà deec clli farceu di Peteuquien: Faut vo dère que l'ai è arrevà n'a ride affère; on l'ai a tré on ouet¹⁾! Ne sa pas quinta maladi l'ai è vegnai; todzor è-te que l'ai failllu

¹⁾ œil.

à l'hépetau que l'ai è restà n'a vuarba, et que lein è reveniu borgne et quasu noveyaut. Pensa vô que cein là arretà sa leinvonua? Pas 'na brequa: l'ein a zu po raconta de totes les sortés, ein quartetein, le dzor mime dè son retor:

« Quand l'ont volliu m'eindremi, que desài, i'é fé dâi româies de tonnerre et i'é de i madzo: Fède-mé bailli 'na botoille de veint-et-ün, de l'Alio se vo z'ein ai per inquéi! » Et quand on l'ai a demendâ se cein lu fasai mau, l'a repondu: « Alla pi, quemin se vo tapâve sù voutra ballamâra ».

Et n'a-te zu le front dé racontâ, — Faut vo dère que l'étai prè de la miné, — que du que le maidzo l'a a zu tré se n'ouet, le lai a bouta dein la gorzé po cein que ne savai pas io l'eintreposâ. Et mon Peteuquieu, djuravé que l'avai adon iu avoué cé l'ouet, que l'avai trâi deints gataies, tsouas dont ne s'étai jamé doutâ, quâ n'avai, de su vie, z'u di mau di dejnts.

Tanta Marion.

VA POUR BEAULIEU!

— Alors quoi, François, est-ce qu'on veut y aller, à ce Comptoir?

— Y faut bien.

— Y faut bien, y faut bien. Y n'y a pas d'y faut. Est-on dans un pays libre oui z'ou non!

— Enfin, tout le monde y va. On peut donc pas faire autrement.

— Oh! ma foi le monde fait comme y veut et moi comme je veux. Mais, enfin, d'accord; je veux bien y aller, à ce Comptoir.

— Seulement, tu sais, y ne nous faudra pas faire comme l'année passée.

— Comment?... Qu'est-ce qu'on a fait?...

— Tu te rappelles pas?... Quelle crouille mémoire, tout de même. Alors tu as oublié qu'on n'a rien vu. On s'est enfaté, en entrant, dans ces tonnerres de dégustations et on n'en est pas ressorti que le soir. On a même manqué notre train et on a dû rentrer sur un camion de brasserie qui allait à Echallens.

— Ah! oui, je me souviens à présent. Quel drôle d'affaire! C'était 4 heures du matin quand on est arrivé.

— Oh! pas tant drôle que ça. L'Emilie m'a fait un tredon d'enfer quand je suis rentré à la maison. Elle m'a tout dit que brave homme. Et puis pendant une semaine elle a fait la potte. Elle tapait les portes; elle ne répondait pas quand je lui parlais. Enfin, quoi, c'était intenable.

— Oh! bien moi, je n'ai rien eu. La Sophie dormait. Quand j'ai ça vu, j'ai fait tout doucement; j'ai soulevé les draps avec précaution et me suis glissé dans le lit. Elle n'a pas bougé. Le matin, quand elle s'est éveillée et qu'elle m'a vu là, à côté d'elle, elle en était tout ébaubie:

« Alors, te voilà! qu'elle m'a dit. Quand es-tu rentré? — Oh! bien... voilà... c'était... — Allons, dis! Tu n'oses pas?... — Mais oui que j'ose; c'était... après onze heures, quoi! Ah! tu dormais si bien. J'ai pas voulu te réveiller. — Tu as bien fait. Pour ce que tu avais à me dire! »

Et voilà! Heureusement, encore, qu'elle ne m'a pas demandé ce que j'avais vu.

— Oh! cette fois-ci on ne risque pas de fai-

re comme l'année passée. D'abord on ne peut pas. As-tu pas vu sur les papiers qu'y z'ont changé la porte de place. Pour aller à la cantine et aux dégustations, y faut traverser toute l'exposition.

— Oui, on est d'obligé de visiter. Oh! c'est une bonne affaire, ça.

— On est d'obligé, pas précisément. Mais enfin, n'est-ce pas, en passant, on regarde, on s'arrête. Y paraît qu'y a des choses bien intéressantes à ce Beaulieu.

— On le dit. Y faudra ça voir. Tu sais, on ne veut rien boire avant midi, hein?

— On ne peut rien promettre; y a des fois des occasions. On ne peut pas refuser. Mais, en tout cas, on fera tout ce qu'on pourra pour se retenir.

— Oui, tu as raison: on ne peut rien promettre. Y fait rude chaud dans ces halles, avec tout ce monde. Tu te rappelles? Mais je suis bien d'accord avec toi: on se retiendra tant qu'on pourra. On est des hommes, que diable! On a du caractère.

— Et puis si on rencontre des amis, des connaissances, on leur dit ce qui en est, voilà tout.

— Y faudra bien qu'y comprennent.

— A propos, je voulais justement te demander. Si on prenait nos gouvernements avec nous.

— Nos gouvernements?... Patifou. Ce serait une encombre. Oh! puis l'Emilie n'aime pas la foule. Elle a toujours mal à la tête quand il y a comme ça tant de monde. Je veux seulement rien lui dire: elle refuserait.

— La Sophie, elle, viendrait bien. Elle aime assez ces choses. Mais tu as raison, y vaut bien mieux y aller seuls, toi et moi. Les dames sont curieuses; elles veulent tout voir. On perd son temps avec ce commerce. Du reste, nos femmes nous feraient tout le temps des histoires quand on voudrait aller prendre un verre. J. M.

LES EXTRA-BELLES

En bon Vaudois, je n'aime pas
Voir les femmes qui font toilette;
Et, j'abomine la voilette,
Tout autant que les faux appas.
Si je n'aime pas les perruques,
J'aime encore moins les cheveux teints,
Et, j'ai horreur, soyez certains,
Des cheveux coupés sur la nuque.
Que dire des nombreux vernis,
Dont se maquille l'élégante,
Pour avoir la lèvre amarante
Et les yeux d'un noir infini?
Je les trouve d'un goût douteux,
Comme la poudre qui la grime;
Son beau teint n'est que de la frime,
Qu'un replâtrage vaniteux.
Je ne parle pas des senteurs
Qui s'émanent de sa personne,
Ces parfums lourds qui empoisonnent,
Et vous donnent le mal de cœur.
Ces Vénus ébouriffées,
Je ne les plains pas, mais, j'en ris!
Et, dire qu'il y a des maris
Et des amants pour ces pouppées!

Pierre Ozaire.